

Viol

Pourquoi les victimes se sentent coupables

Autour de l'histoire trop banale d'Ada, Alexe Poukine signe *Sans frapper*, un documentaire qui sort en salles et plonge le spectateur dans la psyché d'une victime d'agression sexuelle. Un phénomène sur lequel travaille Danièle Zucker, profileuse pour la police.



Texte:
Élisabeth
Debourse

Elle s'appelle Ada. Elle a 19 ans, son premier appartement et la fièvre des jeunes gens qui viennent de quitter leurs parents. Séduit, un garçon l'invite à dîner. Elle le connaît, ne se méfie pas, mais accepte à contrecœur: son regard, ses compliments la mettent mal à l'aise. À raison. En l'espace de quelques instants, tout va basculer. Mais sans éclat, sans menaces. Elle reviendra deux autres fois chez lui. Et à chaque visite, Julien violera Ada.

“À l'époque, je ne connaissais rien à tous les phénomènes neuropsychiques dont souffrent les victimes de viol. Je trouvais qu'il y avait des incohérences dans son histoire. Je me suis mise à interroger le fait qu'elle y soit retournée”, raconte Alexe Poukine, la réalisatrice du film-documentaire *Sans frapper*, qui raconte le calvaire de la jeune fille. *“Quand on s'est rencontrées, elle m'a dit qu'elle avait une histoire à raconter, mais qu'elle ne savait pas comment. On s'est revues et elle m'a expliqué comment elle s'était fait violer trois fois dans la même semaine par un homme qu'elle connaissait”.* La réalisatrice

s'interroge pourtant: tout, ou presque, dans les actes d'Ada, semble lui faire partager la responsabilité de ce qui lui est arrivé. Jusqu'à ce qu'elle apprenne que la plupart de ses amies avaient vécu quelque chose de similaire.

“De leur côté, les hommes me disaient: “Si ça c'est un viol, alors je suis un violeur”. Ça m'a bouleversée”. Avec Ada, elles écrivent donc son histoire, sous forme d'un texte d'abord, qui passera de main en main, de casting en casting. Alexe Poukine avait d'abord pensé à des comédiennes professionnelles pour le jouer, mais optera finalement pour des femmes lambda, façon cinéma du réel. À l'exception que les visages qui apparaissent dans *Sans frapper* ont tous été victimes ou bourreaux.

Combattre, se figer ou fuir

Les mots d'Ada glissent d'une bouche à l'autre, d'une jeune femme en pull rouge à son aînée, aux cheveux grisonnants. Et ainsi de suite avec une dizaine de personnes, qui jouent et récitent les confessions d'Ada. Au fil du récit, qui s'étire de sa rencontre avec Julien à son dépôt de plainte des années plus tard, toutes finissent par se raconter à leur tour. Ainsi, à la question “Ada est-elle une “bonne victime”?”, les échos répondent qu'il n'y a pas de “bon viol”.

Sans frapper est donc un film, à la croisée de la fiction et du documentaire, qui interroge notre jugement souvent rapide - surtout quand il frappe les femmes et leur sexualité -, mais sensibilise aussi aux phénomènes neuropsychiques →

“Il faut élever les filles à être moins polies. Beaucoup voient le viol venir mais ne veulent pas faire de vagues.”